

LA FIN DE L'AUTRE MONDE

Sur l'auteur

Comme le héros de son roman, Filippo D'Angelo est né à Gênes en 1973 et a quitté l'Italie pour la France en 2001. Spécialiste du libertinage, il a enseigné la littérature française à l'université Stendhal de Grenoble, à l'université de Limoges et à la Sorbonne nouvelle. Il se consacre désormais à l'écriture et à la traduction (notamment des œuvres du Marquis de Sade). *La fin de l'autre monde* est son premier roman.

Filippo D'Angelo

LA FIN DE L'AUTRE MONDE

Traduit de l'italien par Christophe Mileschi

NOTAB/LIA

Cet ouvrage a été traduit avec le concours du Centre national du livre

Titre original : *La fine dell'altro mondo*

© Visuel : Paprika

© Les éditions Noir sur Blanc, 2015

© Filippo D'Angelo 2012

ISBN : 978-2-88250-360-2

Je connus très distinctement, comme autrefois j'avais soupçonné, en montant à la Lune, qu'en effet c'est la Terre qui tourne d'orient en occident à l'entour du Soleil, et non pas le Soleil autour d'elle ; car je voyais, en suite de la France, le pied de la botte d'Italie, puis la mer Méditerranée, puis la Grèce, puis le Bosphore, le Pont-Euxin, la Perse, les Indes, la Chine, et enfin le Japon, passer successivement vis-à-vis du trou de ma loge ; et, quelques heures après mon élévation, toute la mer du Sud, ayant tourné, laissa mettre à sa place le continent de l'Amérique.

Je distinguai clairement toutes ces révolutions, et je me souviens même que, longtemps après, je vis encore l'Europe remonter une fois sur la scène, mais je n'y pouvais plus remarquer séparément les États, à cause de mon exaltation qui devint trop haute. Je laissai sur ma route, tantôt à gauche, tantôt à droite, plusieurs terres comme la nôtre, où, pour peu que j'atteignisse les sphères de leur activité, je me sentais fléchir.

[...]

Je remarquai, de plus, que tous ces mondes ont encore d'autres petits mondes qui se meuvent à l'entour d'eux. Rêvant depuis aux causes de la construction de ce grand univers, je me suis imaginé qu'au débrouillement du chaos, après que Dieu eut créé la matière, les corps

*semblables se joignirent, par ce principe d'amour inconnu
avec lequel nous expérimentons que toute chose cherche
son pareil.*

L'avion atterrit sur la piste dans un fracas lourd d'attente, se mit à rouler à tombeau ouvert et freina juste à temps pour ne pas aller s'abîmer en mer.

À chacun de ses retours, le frisson de ses suicides manqués l'effleurait. Les décollages à Charles de Gaulle et les atterrissages à Cristoforo Colombo se succédaient comme autant de répliques d'une farce inachevée : sa mort stupide et atroce. Il se demanda pourquoi il avait résisté, cette fois encore, à l'attrait paisible du train. Une lueur de réponse traversa son esprit sans laisser de trace. Résigné à l'idée d'avoir survécu, il se dirigea vers la sortie, fit au revoir de la main aux cérémonieuses hôtessees et descendit l'échelle en se dégourdissant les jambes.

Au moins, son séjour à Paris avait été fécond. Dans le taxi, sur l'autoroute, il caressa la housse de son ordinateur en souriant d'orgueil, dans la béatitude des gros malins. Débordant d'idées, de projets et de mauvais sentiments, maintenant qu'il avait rejoint la terre ferme, le trajet jusque chez lui lui parut foudroyant. La voiture stoppa piazza Matteotti, moteur et phares allumés ; le compteur indiquait quatorze mille huit cents liras, auxquelles quatre mille vinrent inexplicablement s'ajouter. Il tendit au chauffeur deux billets de dix mille et descendit sans attendre la monnaie.

Il parcourut la via Canneto il Lungo dans l'angoisse du clandestin, prit le vico Valoria et se retrouva en bas de chez lui comme par enchantement. Dès qu'il eut franchi le portail de son immeuble, une douleur prévisible mais inattendue le transperça : sa boîte aux lettres débordait. Il la fixa quelques instants avant de détourner les yeux pour monter quatre à quatre l'escalier du XVI^e siècle. Cherchant son souffle sur le palier du troisième, il posa sa valise et ouvrit la porte. Cette fois, il prévint la douleur en poussant un soupir : il avait eu beau écouter ses messages le jour même, le répondeur lançait des lueurs phosphorescentes dans la pénombre du salon. Il alla à la cuisine, prit la bouteille de cognac et revint vers le téléphone. Avant de poser son index sur *Play*, il but une bonne rasade et alluma une cigarette. Les messages enfermés dans la boîte magique continuaient à clignoter. Il appuya sur la touche et se laissa tomber sur le canapé. *Dimanche 17 juin, vingt-deux heures et vingt-neuf minutes* : « Coucou, Ludo, c'est maman. Comment ça s'est passé à Paris ? Tu viens dîner à la maison demain ? N'oublie pas de m'appeler. À bientôt. Bisous. » Il but une deuxième goulée de cognac, tira sur sa cigarette à pleins poumons et posa sa main sur son front. *Dimanche 17 juin, vingt-deux heures et quarante-deux minutes* : « Ludo, c'est moi ; je voulais savoir si tu étais rentré, ton portable est éteint. Je vais me coucher, je suis crevée, et demain j'ai mon examen d'espagnol à neuf heures. Je t'appelle à l'heure du déjeuner. Je t'aime, bonne nuit. » Il contempla son verre avec gratitude et fit tomber la cendre sur le parquet. *Dimanche 17 juin, vingt-deux heures et quarante-neuf minutes* : « Ludovico ? » Il la reconnut aussitôt ; comme le piéton arrogant qui passe au rouge reconnaît la voiture qui va le renverser. Victimiste et despotique, paranoïaque et manipulatrice : Veronica, prototype de la femme utérine, paradigme de toutes les ex. Le message s'arrêtait là, et le répondeur

s'éteignit dans un vagissement semblable à ceux que Ludovico avait supportés des années durant, au terme de leurs discussions sans queue ni tête. Il empoigna le téléphone et le projeta contre le mur, où il vola en éclats. Il vida son verre d'une lampée hystérique. Ses tempes se mirent à chauffer. Il y était presque.

Il s'affala sur le canapé avec une expression de mélancolie imbécile et se mit à divaguer. Il pensa à sa virginité perdue sur le tard, aux enfances injustement heureuses, à ses cheveux tombés précocement, au prénom infâme qu'on lui avait imposé, qui le faisait inmanquablement penser à *ludique, lombric, lubrique*... Il éteignit sa cigarette dans le pot de sa seule plante d'appartement et se remit à boire de généreuses lampées de cognac. Les occasions manquées se muèrent en vertiges. Il régla sa respiration sur le rythme qui lui parut le plus naturel ; puis, au milieu d'éclats de couleurs et de phrases mutilées, il s'enfonça dans un sommeil lourd de tentations.

Il s'éveilla en pleine nuit en proie à un sentiment de peur atavique. Il se leva et regagna sa chambre tête basse. Il finit d'une seule gorgée ce qui restait dans la bouteille d'eau à son chevet depuis deux semaines. Avant de se rendormir, il pensa à la Lune et à un livre ouvert.

Des années plus tôt, après un été d'horribles incertitudes, Ludovico avait décidé d'entreprendre une carrière d'homme de lettres. Mention très bien au bac, ancien élève du lycée classique le plus prestigieux de Gênes, il s'était d'abord laissé bercer durant plusieurs semaines étales de sirocco par le ressac des pressentiments glorieux et des plans de réussite. La corne d'abondance de la Bocconi, les muses de l'École normale et les sirènes de la Sorbonne avaient défilé sans trêve dans son esprit, le déchirant de dilemmes abstrus et prétentieux : réussite économique ou affirmation intellectuelle ? Enracinement

affectif ou envol cosmopolite ? C'était l'été 1992, cinquantième anniversaire de la découverte de l'Amérique. La coïncidence temporelle entre la fin de son lycée et le début des célébrations colombiennes n'avait certainement pas facilité les choses. Le long d'interminables après-midi d'août, Ludovico avait arpenté les môles remis à neuf du port touristique, en quête d'un *senhal* parmi les regards de la foule. Resté en ville pour préparer le concours d'entrée à l'École Normale et à la Bocconi, il pensait à ses camarades de classe récompensés de leur succès par des voyages dans les grandes capitales européennes. Il fantasmaït sur leurs pérégrinations estivales, imaginant triomphes érotiques, cuites joviales et amitiés nouvelles nées au bord d'une ligne de chemin de fer. Mi-septembre, il avait échoué aux deux concours et oublié Paris. L'été touchait à son terme, balayant projets et velléités. Ludovico s'était inscrit à la faculté de lettres de Gênes, dans l'une des universités les plus malfamées du pays.

Il s'en était suivi des années de notes brillantes obtenues sans effort et de lacunes culturelles sans remède. Ç'avait été aussi l'époque d'une fallacieuse vie conjugale. Ludovico s'était embarqué dans une relation de type bourgeois avec l'une des étudiantes les plus jolies et les moins prometteuses de sa fac : Veronica Gioanola, fille d'un entrepreneur en crise économique permanente et d'une antiquaire refaite. Il l'avait quittée le jour de son mémoire, juste avant la soutenance, dans l'espoir que cette date absurde l'exonérerait d'une explication. Désormais en troisième année de doctorat en langue et littérature françaises, il ne lui restait de cette relation que le regret nostalgique de pratiques perverses inaccomplies, outre la crainte de rencontres fortuites ou d'agressions préméditées. Pourtant, il l'avait aimée. Dès qu'ils s'étaient connus, ils étaient partis en vacances ensemble en Provence. Le lendemain de leur première nuit dans un hôtel d'Arles, Ludovico était sorti

acheter des fraises pour Veronica, encore endormie. Après quelques jours déjà, il s'était mis à douter de sa passion ; mais elle, de son côté, glissait de la lavande dans les bouches d'aération de la voiture, cueillait des tournesols au bord des routes et baisait avec transport. La suite n'avait été que la tentative absurde d'inscrire dans le temps un bonheur intemporel par nature. Mais selon le scénario le plus lugubre possible : éloignements et revendications, dépendance et mépris. Sa relation avec Veronica montrait que l'amour ne pouvait exister pour lui en dehors de la promiscuité ; elle illustre en outre son impossibilité de concilier affects et événements, comme si le conflit entre joie sans lendemain et douleur de la durée devait faire table rase de tout projet ou sentiment.

Le jour suivant, Ludovico s'éveilla gorge sèche, estomac et poumons en feu, cervelle sanguinolente. Il courut à la salle de bains, but longuement au robinet et releva douloureusement la tête, pour entrevoir dans la glace son visage enflé de séquelles. Il resta un instant immobile, écoutant l'écho d'un cauchemar interrompu ; puis il se rendit à la cuisine pour se préparer une cafetière format sept tasses.

Son appartement, un vaste trois-pièces Ikea acheté par ses parents quelques mois plus tôt, sentait encore la peinture fraîche. Le temps y passait dans une lenteur préhistorique, insensible à toute tentative de domestication, effrontément indifférent au besoin humain de rites et de coutumes. Le simple geste de préparer le petit déjeuner prenait des proportions chronologiques insaisissables, comme s'il s'accomplissait dans le vide qui précède la création. Assis à la table de la cuisine, Ludovico fixait d'un air ahuri le carrelage bicolore du mur, essayant de remettre un ordre rassurant dans ses pensées. Quand il entendit gargouiller la cafetière, il se leva, éteignit le feu et versa

une dose colossale de café dans une grosse tasse bleue, sa préférée. Il alluma la première clope de la journée, grâce à laquelle il se sentit mal aussitôt. Il ne renonça pas pour autant à la finir, accompagnant chaque bouffée d'une gorgée de café rapide mais réticente. Ayant vidé sa tasse, il n'eut pas le cœur de répéter l'opération. Il se leva, fila aux toilettes, s'enferma inexplicablement à clef. Comme tous les matins, la cigarette avait accompli sans retard son office de mise à feu : Ludovico déféqua d'un coup, se sentant sur-le-champ plus insouciant. Il ôta ses habits, les laissa tomber au sol, et prit une douche à contrecœur, dosant attentivement le peu de shampoing qui restait. Il s'habilla avec soin, veillant à accorder une chemise de lin amarante, un pantalon en coton beige et des chaussures en cuir marron. S'observant plein d'espoir dans le miroir en pied, il ne put détourner le regard de ses tempes dégarnies. Comprenant que l'heure était venue de se confronter au monde, il sortit de chez lui.

Gênes resplendissait de sa lumière méditerranéenne, prison mentale pour les autochtones, mirage pour les rares touristes en provenance du nord de l'Europe. En dépit d'efforts de restauration constants, le centre historique de la ville restait un fatras de dégradations et de misère. Des architectes, professeurs, théâtraux et étudiants s'y étaient installés sans freiner pour autant sa décomposition séculaire. Ludovico se rendit piazza Matteotti en passant par la via San Lorenzo. Il se dirigea vers la terrasse du Bar Doge, avisa une table où traînaient des journaux à la disposition des clients et y prit place avec un flegme étudié. Devant le Palais Ducal fourmillait une foule de vieillards et d'extracommunautaires. Ludovico commanda un pamplemousse pressé, ouvrit *Il Secolo XIX* à la page des faits divers urbains et se sentit déboussolé. À l'occasion du prochain sommet des chefs d'État des huit pays les plus industrialisés du monde, le segment indigène du quotidien

avait été rebaptisé GÊNES ET LE G8, tribut douteux à l'orgueil d'une ville désormais *glocale*. Ludovico parcourut la page qui s'étalait devant lui avec le regard de quelqu'un qui débarque d'une autre planète, écrasé par un sentiment de répulsion physique : « À Gênes, mille foyers répondent à l'appel du cardinal Tettamanzi : du côté catholique, la contestation mise sur l'économie solidaire. Culture, fête et prière pour témoigner autrement. » Les diverses plantes ayant poussé à l'ombre de L'Olivier commençaient à donner leurs fruits. Ludovico eut à peine le temps de réprimer sa nausée que déjà le titre et le sous-titre de l'article suivant lui retournaient encore les boyaux : « La convention laïque : Lilliput examine à l'ombre de la pinède l'accord avec les Tute Bianche. En tee-shirt et sandales, sous les arbres et les parasols, un week-end pour mettre les objectifs au point. »

En tee-shirt et sandales, sous les arbres et les parasols, les apostats de l'Empire avaient choisi comme cri de bataille le nom d'un peuple de gnomes fanatiques, prêts à périr pour imposer à l'ennemi une autre manière de faire cuire les œufs. « Nous v'la bien », pensa Ludovico. Il referma *Il Secolo*, ouvrit la *Repubblica* et la feuilleta avec impatience, pour aller parcourir au plus vite les titres des pages culturelles. Aussi sec et précis qu'un coup de pistolet, l'un d'entre eux mit en plein dans le mille : « L'inimitable Leibniz. » Ludovico lut le premier paragraphe de bout en bout : « Les médias nous infligent chaque jour les nouvelles les plus affligeantes sur notre planète : tremblements de terre, éruptions, tornades, inondations, sécheresses, famines, épidémies, maladies, accidents, guerres, meurtres, viols, braquages, vols, et tutti quanti. Il faut être naïf pour croire que, malgré toutes ces horreurs, le monde a été conçu et réalisé par quelque être bon et omnipotent. Pourtant, un homme a marqué l'histoire pour avoir soutenu que ce monde-ci est le meilleur

des mondes possibles. » Ludovico comprit que c'était sans espoir : il était bel et bien de retour dans son pays. Il remercia le serveur qui venait de lui apporter sa commande et alluma son portable : Marta l'avait peut-être appelé plus tôt que prévu. Après deux semaines d'absence, il avait hâte de baiser avec elle. Ils n'étaient ensemble que depuis quelques mois, et à Paris il s'était rendu compte qu'il avait atteint le paroxysme de la dépendance hormonale. Obsédé par les souvenirs visuels, tactiles et olfactifs, il s'était masturbé quotidiennement, et plusieurs fois par jour, en pensant à elle, aux expressions de son visage déformé par les pipes, à l'odeur sauvage de son aine et de ses aisselles, aux courbes de son corps en levrette. L'attente promettait d'être tourmentée. Il eut une érection et alluma une cigarette pour faire baisser le niveau angoissant de sa testostérone. Il tenta de prêter à nouveau attention aux journaux, mais sans même parvenir à s'arrêter sur les titres des pages sportives ou des faits divers. Il décida de rentrer pour attendre sans se laisser distraire.

Une fois chez lui, il s'étala sur le canapé du salon et fixa les étagères. Depuis le début de sa relation avec Marta, il n'avait pas lu un livre en entier. Leur passion érotique était-elle l'origine ou le résultat de son refus désormais radical de toute forme de culture, y compris dans ses sous-espèces les plus triviales : chansons à la radio, articles de journal, téléfilms ? Jouir d'un produit esthétique, s'instruire par la lecture d'un texte, c'était devenu pour lui une occupation à mi-chemin entre l'exotique et l'ésotérique ; un truc de bonzes ou de prêtres hindous. Loin de le terrifier, cette transformation intérieure lui semblait le prélude à un état de grâce inédit ; sauf que son travail consistait précisément à accomplir ces gestes dont le sens s'était perdu : lire, prendre des notes, et même écrire. Ces derniers mois, il s'était rendu plusieurs fois à Paris pour sa

thèse. Il passait ses journées à la bibliothèque incapable de se concentrer sur les textes qu'il consultait, parvenant au mieux à rédiger trois ou quatre lignes du chapitre qu'il était en train d'écrire. Lors de son dernier séjour en France, ce processus d'autosécession avait débouché sur un gouffre de non-sens. Mais, juste avant de rentrer à Gênes, Ludovico avait pu s'agripper à une prise glissante : une lubie érudite, sorte de compromis instable entre culture et anéantissement, entre passé, avenir et extinction.

Le cours de ses pensées fut interrompu par la sonnerie de son portable. Le nom de Marta s'affichait sur l'écran, il répondit dare-dare.

« Allô ?

– Ludo. J'ai eu trente sur trente et les félicitations ! Je suis un génie !

– Ah, c'est bien... très bien...

– Ça s'est super bien passé ! Je suis trop contente, j'ai assuré à mort ! À la fin, le prof m'a félicitée, il m'a demandé quels textes j'avais étudiés, il ne comprenait pas comment je pouvais savoir tous ces trucs sur le théâtre du Siglo de Oro. C'est grâce à toi, je t'aime, je t'aime à en mourir.

– Moi aussi je t'aime, et j'ai terriblement envie de te voir. Tu es où, là ?

– Je suis repassée chez moi. Je prends une douche, je mange un morceau et je viens chez toi, OK ? Je fais aussi vite que possible. Tu veux que je m'habille comment ?

– Comme tu veux, mais pas de soutien-gorge.

– Jupe ?

– Oui, jupe. Allez, dépêche-toi.

– J'ai terriblement envie de baiser.

– Moi aussi.

– Alors j'arrive tout de suite, une petite heure, une heure et demie maximum...

– Je t'attends.

– À toute, mon amour. »

Ludovico raccrocha et éteignit son téléphone. La chaleur commençait à se matérialiser en filaments imperceptibles. Des gouttes de sueur aigre perlaient sur son front, ses tempes, aux coins de sa bouche. Il n'y avait plus qu'à attendre à l'ombre dans l'immobilité des carnivores.

La chambre à coucher était saturée de fumée rance. Les cendriers pleins à ras bord et les bouteilles vides jouaient le rôle ingrat de bibelots décoratifs.

« Cyrano de Bergerac ? Le type du film avec Depardieu ? »

La peau immaculée de Marta ne cessait de le surprendre : pure et lisse comme le sable d'un désert léché par le vent, elle ne gardait pas la moindre trace des vingt années qui étaient passées sur elle. L'incompréhensible homonymie qui unissait la fille couchée dans son lit à une mystérieuse grand-tante, grouillant de rides préhistoriques, exacerbait sa stupeur jusqu'à la rendre insupportable. N'en déplaise à l'état civil, Marta avait – non seulement physiquement, mais aussi des points de vue psychique et intellectuel – quinze ans.

« Non, pas exactement, le type du film avec Depardieu est un personnage de fiction. Ils ont le même nom, le même nez, et pas grand-chose d'autre en commun. Le vrai Cyrano était un grand écrivain. »

Ludovico but une gorgée de bière à la bouteille, caressa le nombril de Marta et réprima un rot. Sa loquacité reprit vigueur lorsque la langue toucha son gland.

« *L'Autre monde* est un roman divisé en deux parties, *Les États et Empires de la Lune* et *Les États et Empires du Soleil*. C'est un roman posthume et inachevé, mais je pense que j'ai trouvé la fin... Aïe, fais gaffe avec tes dents...

– ...

– Enfin... non, je ne l'ai pas encore trouvée, mais je suis certain qu'elle existe.

– ... »

Soudain, on sonna à la porte. Marta redressa la tête et regarda Ludovico d'un air apeuré.

« C'est qui ? »

– Aucune idée, laissons sonner. »

On sonna de nouveau, avec une insistance et une agressivité grandissantes.

« Mieux vaudrait aller voir qui c'est, non ? »

– Non. »

Ludovico posa une main sur la nuque de Marta, exerçant une pression résolue vers le bas. On se mit à cogner contre la porte du poing et du pied.

« Je t'en prie, va voir. »

– D'accord, mais toi, ne bouge pas. »

Il se leva, enfila son caleçon et alla dans l'entrée. Entrouvrant la porte, il vit Veronica, le visage tuméfié par les barbituriques, un sac Louis Vuitton à la main, qui fixait d'un air haineux les restes tangibles de son érection.

« Ordure ! Ouvre ! »

Ludovico ouvrit tout grand et bloqua Veronica en la saisissant par les poignets. Elle parvint à se dégager d'un bond en arrière et fonça vers la chambre. Il la suivit à toute vitesse mais sans pouvoir l'arrêter à temps. La vue de Marta allongée sur le lit, cachée dans les draps jusqu'au cou, suscita l'ironie perfide de Veronica :

« Mais elle a quel âge, celle-là ? T'aurais au moins pu attendre qu'elle ait ses règles. Sale porc... »

Ludovico la fit tomber d'une gifle. D'instinct, Marta descendit du lit et s'approcha du corps de Veronica, dans une piété de pénitente. Il s'interposa et obligea Marta à s'asseoir sur le bord du lit. Veronica se mit à gémir et à sangloter.

« Tu vois pas que je vais mal ? Connard... »

Elle continua à pleurer, frottant son visage turgescent contre le plancher. Ludovico s'assit à côté de Marta et

baissa la tête. Redressant le buste, Veronica prit appui contre le mur.

« T'es qu'un pauvre con. Si seulement tu savais à quel point t'es con... »

Ludovico effleura son bras de la main droite.

« Mais de quoi tu parles ? Qu'est-ce qu'il y a, encore ?

– Va te faire foutre ! Me touche pas ! »

Veronica se jeta sur lui d'un acrobatique coup de reins, mais Ludovico la repoussa contre le mur et lui assena une autre baffe, qui la fit retomber par terre. Ils restèrent tous trois paralysés quelques minutes. Puis Ludovico sortit son portable d'une poche de son pantalon, appela la mère de Veronica et se rhabilla. Marta fit de même. Ils aidèrent Veronica à se relever et la conduisirent au salon.

Ils attendirent une demi-heure assis sans rien dire. De temps en temps, Marta et Ludovico échangeaient un regard effaré. Veronica restait catatonique. Enfin son père arriva – un homme barbu et grisonnant, à l'air placide et veule – et l'emmena sans décrocher un mot. Quand la porte se referma, Marta se mit à pleurer. Dehors, le soleil crépitait, défait. Il était cinq heures et quart. Ludovico la prit dans ses bras.

« S'il te plaît, ne dis rien à Umberta. »

Marta essaya de ravalier ses larmes.

« D'accord. Faut que j'y aille. »

Il la raccompagna jusqu'à la porte, lui donna un baiser sur le seuil et la regarda descendre les escaliers d'un pas instable.

Le soir venu, Ludovico alla dîner chez ses parents. Ils habitaient un appartement de deux cent cinquante mètres carrés via Ruffini, sur la colline du quartier de Carignano, l'un des plus chics et chers de la ville. Tous deux étaient médecins, et descendants de familles de médecins. Son père, un cardio-chirurgien réputé ; sa mère, la gynécologue

de confiance des bonnes familles génoises. En compagnie des jeunes femmes de sa classe sociale, Ludovico se surprenait volontiers à penser que leurs vulves avaient fait l'objet des attentions maternelles, et il en éprouvait un vertige œdipien. Il sonna, et c'est Umberta qui vint lui ouvrir : sa redoutée, adorée, indomptée petite sœur. Étudiante de lettres en deuxième année, Umberta avait tenté de suivre les pas de son frère avec un zèle prudent : elle avait fait le même lycée que lui, obtenu le bac un peu moins brillamment, renoncé à se présenter au concours d'entrée à l'École normale après s'être inscrite ; elle s'était sacrifiée, encore que moins fougueusement que lui, sur les mêmes volumes de la bibliothèque familiale. Elle posa négligemment une main sur son cou et un baiser sur sa joue gauche, à la commissure des lèvres.

« Ludo, comment va ? Ça s'est passé comment à Paris ? Tu as pensé à moi ? »

– Oui, Umba, je n'ai fait que ça. Papa et maman sont déjà là ?

– Oui. Tu aurais préféré dîner en tête à tête avec moi ? »

« S'il te plaît, arrête, c'est pas le moment. »

L'attitude ouvertement incestueuse d'Umberta l'avait toujours troublé. Tout avait commencé quand elle avait quinze ans et était encore vierge. Après une fête dans la maison de campagne de leurs cousins, ils avaient dormi dans le même lit. Au milieu de la nuit, Ludovico s'était éveillé collé au dos de sa sœur, son caleçon inondé de sperme. Il s'était levé sans faire de bruit, était allé se laver dans la salle de bains, tandis qu'il lui semblait réentendre le souffle d'Umberta mêlé aux images d'un rêve érotique. Le matin, au lever, sa sœur avait noté le halo sur son caleçon avec une moue de satisfaction. Depuis lors, le danger de l'inceste avait été conjuré à grand renfort d'allusions verbales et de traits d'esprit, s'imposant comme force

purement symbolique, mais devenant, pour cette raison même, d'autant plus intrusif et tyrannique.

Ils traversèrent le salon en cheminant d'un pas égal parmi les canapés Bauhaus, lampes Art déco et chaises Louis XVI ; ils franchirent le seuil de la salle à manger où leur père les accueillit de son salut traditionnel : « Bien, nous voici encore une fois réunis ! » Ludovico n'eut pas le temps de répondre que son géniteur, en quête d'une complicité impossible, était déjà en train de lui faire le bilan de sa dernière lecture : *Outremonde* de Don DeLillo. Lecteur infatigable, doté d'une solide intelligence et de principes sincères, le père de Ludovico et Umberta était désormais un homme heureux. Râblé et chenu, satisfait sur le tard de son travail et de sa famille, en paix avec la vie. Reclus dans sa forteresse imaginaire, il ignorait consciencieusement les infidélités de sa femme, l'alcoolisme de son aîné et la nymphomanie de sa fille. La télévision était allumée ; sur l'écran défilaient les images du journal : un reportage sur les mesures de sécurité prévues pour le G8. Il avait beau être le lettré de la maison, Ludovico n'avait jamais lu une ligne de DeLillo ; il s'esquiva donc sous prétexte d'aller dire bonjour à sa mère dans la cuisine. Il la vit de dos, ses cheveux bruns coupés en casque à mi-nuque, qui perpétrait son énième crime gastronomique. Encore belle malgré ses cinquante ans passés, séductrice, narcissique mais généreuse, elle avait gâché la vie de ses enfants en prodiguant à son fils l'amour d'une amante fuyante, à sa fille celui d'une rivale admirée. Ludovico s'approcha tandis qu'elle finissait d'égoutter les pâtes.

« Ludo, comme tu es pâle... Tu vas bien ? »

Sa mère l'accueillait immanquablement par des commentaires déplaisants sur son aspect physique : il était toujours trop maigre ou trop gros, exsangue ou rubicond. Emporté par la tendresse épidermique de l'accolade,

Ludovico posa avec répugnance ses lèvres sur les deux joues de sa mère, écoeuré par une odeur qu'il associa d'instinct à la ménopause. « Traînée », pensa-t-il.

« Oui maman, je vais bien. Tout va bien.

– Vraiment ?

– Oui maman, vraiment.

– Ah... Paris ! Je me souviens, avec ton père, quand on était jeunes et sans le sou, on venait de se marier...

– C'est bon, maman, tu me l'as déjà raconté mille fois.

– D'accord, ne te fâche pas ! »

Derrière son ton enjoué et un geste affable, les traits tendus de ses pommettes et de son front laissaient voir une réelle irritation. Se dégageant de l'étreinte maternelle, Ludovico se demanda si ce visage n'avait pas fini par céder aux appas du Botox et regagna la salle à manger, un désir de mort pulsant dans sa poitrine. Son père et Umberta étaient passés à table. Ils fixaient sous hypnose les mimiques clownesques du visage de Berlusconi. Ludovico prit place à côté d'eux, s'empara de la télécommande et éteignit le téléviseur.

« Mais... Ludo ?

– Papa, pas de journal ce soir, s'il te plaît. »

Le père retint une réaction agacée et se mit à ferrailer nerveusement avec ses couverts. Il eut un commentaire ironique sur le rejet masochiste par son fils du personnage de Berlusconi (« Il te répugne à un point tel que je me demande parfois si au fond tu ne l'admires pas ») et se referma en lui-même avec la résignation d'un coléoptère. La mère entra dans la pièce portant un plat de pâtes fumantes. Exécrable cuisinière depuis toujours, elle n'avait pourtant pas renoncé au privilège de mal nourrir ses proches : fusilli trop cuits à la sauce tomate, ornés d'une feuille de basilic radioactif, petit hommage de la Camorra aux familles de la péninsule.

« C'est prêt ! »

Elle posa le plat sur la table, ralluma la télé où apparut l'image de Luca Casarini, et servit tout le monde ; puis elle s'assit, résolue contre vents et marées à animer la conversation.

« Vous avez vu ce gros nul ? Comment un pareil abruti peut-il être le porte-parole des altermondialistes ? Ludo, tu n'es pas d'accord ? À notre époque, au moins, les leaders du mouvement étaient d'un certain niveau. »

Puis, se tournant vers son mari :

« Tu te rappelles ? Mario Capanna, par exemple : d'accord, il était fou, mais d'une intelligence... Il avait une faconde hallucinante, et une sorte d'énergie animale. À côté, Casarini ressemble à un concierge à la retraite. »

Ludovico ne pipa mot. Le père approuva mollement. Ils s'étaient mariés à l'église en 1971, trois ans après avoir pris part aux mouvements estudiantins. Leur vie conjugale avait été l'exemple même du repli sur la vie privée : des cortèges à l'autel, des barricades au foyer. Au long des deux décennies suivantes, de leurs aventures soixante-huitardes ne leur était resté qu'un goût prévisible pour les amitiés peu conventionnelles (architectes homosexuels, journalistes putassiers et femmes entretenues se piquant de peindre), ainsi qu'un penchant pour l'incurie domestique et le chaos éducatif. Après quoi ils avaient cédé au destin bourgeois. Ils avaient radicalement changé de fréquentations, remplaçant leurs anciens amis par des relations mondaines, mais d'une mondanité triste et provinciale, pleine de préjugés et étrangère à toute joie. Tandis que Ludovico et Umberta étaient éduqués comme les chiens de mauvais maîtres : grondés à un instant donné, caressés aussitôt après ; tenus en laisse dans la rue, laissés tout seuls chez eux la porte ouverte.

« Alors, Ludo, raconte-nous quelque chose de Paris.

– Maman, il n'y a pas grand-chose à raconter, j'ai passé presque tout mon temps à la bibliothèque. »

Umberta alluma une cigarette et lança à son frère un regard impatient.

« Ludo, détends-toi un peu, non ? Faut toujours que tu sois aussi revêche à la maison ?

– C'est pour te donner un exemple de dignité. »

Le père eut un mouvement d'humeur et s'agita sur sa chaise.

« Allez, les enfants, s'il vous plaît, arrêtez ça. On ne pourrait pas dîner tranquillement ensemble ? Pour une fois... »

Le frère et la sœur échangèrent une œillade de biais et éclatèrent de rire. Plus encore que tous les troubles incestueux, le mépris envers leurs parents était le véritable et le plus puissant ciment de leur union.

« Tu as raison, papa, laissons tomber. »

Ludovico plongea sa fourchette dans son assiette de pâtes trop cuites et adressa un sourire exténué à sa sœur. La mère se raidit, mais décida d'ignorer leurs regards fuyants.

« Umberta, éteins un peu cette cigarette. Tu ne manges pas ?

– Non, j'attends que ça refroidisse. »

Le code de communication de la famille Roncalli était vicié par la méfiance que suscitaient les échanges verbaux au premier degré. L'esprit d'ironie, démon parental, s'était transmis aux enfants comme un virus héréditaire, pour ensuite remonter le courant et s'attaquer à la source, lasse désormais des écarts entre parole et pensée dont elle avait été inconsciemment prodigue. Un voile d'authentique désespoir passa sur le visage de la mère.

« Umberta, tu devrais arrêter d'imiter son frère, on dirait sa caricature. En tout cas, ne mange pas, qu'est-ce que ça peut me faire ? Fume, drogue-toi, fais ce que tu veux. »

Le père comprit que le moment était venu d'intervenir et détourna la conversation sur des sujets dénués d'intérêt.

« Ludo, tu as eu le temps de voir tes amis parisiens ?

– Papa, à vrai dire, je n'ai pas tant d'amis que ça à Paris. Le seul qui reste, c'est Roland, et il était aux États-Unis pour son travail.

– Roland, c'est celui qui enseigne la philo à la fac ?

– Non, maman, il est architecte.

– Alors c'est qui le prof de philo ?

– Une amie. Elle s'appelle Flore. Maintenant elle vit et enseigne à New York, à la Columbia.

– Ah voilà, c'est bien ce que je me disais...

– Maman, s'il te plaît, laissons tomber, de toute façon tu n'en as rien à foutre. »

Pour les parents Roncalli, la vie de leurs enfants était une abstraction dont les seules expressions intelligibles concernaient les points de contact avec l'univers de la haute bourgeoisie auquel ils s'étaient tardivement rangés. Les seuls amis de Ludovico et Umberta dont ils se rappelaient les noms, les visages et les occupations, c'étaient ceux dont ils pouvaient reconstruire le pedigree. Par paresse plus que par snobisme, ils réduisaient la réalité sociale de leurs enfants à une insignifiante écume mondaine, reflet trompeur de leur vieillesse imminente. Bien que près d'exploser, la mère tenta une contre-attaque.

« Pourquoi tu me parles comme ça ? Ça n'est pas vrai que je n'en ai rien à foutre.

– Bon, allez, laissons tomber.

– On ne laisse rien tomber du tout, nom de dieu ! Je ne comprends vraiment pas ce que vous avez à nous reprocher. Pourvu que vous soyez heureux, nous sommes prêts à avaler toute la merde du monde, toujours disponibles, présents, généreux. Et vous, vous êtes tout le

temps pleins de fiel. Deux hyènes, voilà ce que vous êtes. C'est insupportable. »

Le chantage affectif de la famille parfaite était monnaie courante chez les Roncalli. Bourreaux sans le savoir, les parents d'Umberta et Ludovico cultivaient le fantasme tragique de tout vrai couple bourgeois : parents idéaux, enfants ingrats. Cette dichotomie était peu à peu devenue l'horizon pessimiste de leur existence, la marque désenchantée de leur sénescence.

« Jusqu'à preuve du contraire, la merde, c'est nous qui l'avalons. »

La phrase de Ludovico, prononcée tandis qu'il laissait tomber ses couverts sur la table, fit l'effet d'un détonateur : sous le joug de sa propre réserve, le père partit dans un éclat de rage physique et fracassa son assiette contre le sol carrelé. La colère des introvertis est un phénomène essentiellement comique : femme et enfants se laissèrent aller à un bref rire libérateur. Le père se leva sans mot dire et sortit de la maison en claquant la porte. Tous comprirent que, fidèle à une antique tradition familiale, il irait dîner seul à l'Ippogrifo, un restaurant non loin de là. Umberta éteignit sa cigarette et se mit à manger en silence. Ludovico et la mère penchèrent à leur tour le visage sur la table. Des cris d'hirondelles traversèrent le ciel et le reste du dîner – morue surgelée et fruits blets – se déroula dans un paisible néant.

À la fin du repas, la mère se leva, demanda aux enfants de débarrasser et disparut. Comme Ludovico voulait s'exécuter sur-le-champ, Umberta l'arrêta.

« Laisse, Ludo, je le ferai plus tard.

– Tu es sûre ?

– Oui, t'en fais pas, je le ferai. Dis-moi, plutôt, tu as des nouvelles de Marta ?

– Oui, on s'est vus cet après-midi.

– Elle est comment au lit ? Douée ?

– Umberta, arrête ça tout de suite, tu es folle ?
– C'est une amie, ça m'intéresse de savoir, c'est normal, non ?

– Non, Umba, ce n'est pas normal. »

Ludovico alluma une cigarette. Umberta arracha un bout de carton de son paquet de Marlboro, sortit des feuilles de la poche gauche de son jean, une minuscule boulette d'aluminium de la droite, et se mit à rouler un joint.

« Qu'est-ce que tu fais ? Tu fumes à la maison, maintenant ? Avec maman dans la pièce d'à côté et papa qui peut rentrer d'une minute à l'autre ?

– De toute façon, ils ne captent rien. Depuis que tu ne vis plus ici, on dirait une maison hantée. On ne se voit que le soir, devant le journal télé, et dès qu'ils ont fini de manger ils filent dans leur chambre. Aucun signe de vie jusqu'au lendemain. Hier soir, pendant qu'ils dormaient, j'ai taillé une pipe à Gerolamo sur le canapé du salon. »

Ludovico ressentit une douleur soudaine sous les côtes. La pensée de la sexualité d'Umberta était pour lui un tourment d'une intensité religieuse, bien plus aigu que ce qu'il aurait pu éprouver à cause d'une copine infidèle. Umberta eut un rire malveillant.

« Ludo, qu'est-ce qu'il y a, t'es quand même pas jaloux ? Moi, au moins, je ne couche pas avec ton meilleur ami.

– Umba, arrête avec ces conneries, c'est toi qui l'as jetée dans mes bras.

– Parce que je savais pas qu'elle était si conne et si salope. »

Elle alluma son joint et aspira avec ostentation.

« Tu es cynique, sordide et dévoyée.

– C'est bon, ne sois pas si caustique, on blague... »

Elle lui tendit le joint, sachant qu'il le refuserait.

« Tu sais bien que je fume pas.

– Tu fumes pas, mais tu bois comme un porc, tu ferais mieux de t’envoyer quelques joints.

– Bon. Faut que j’y aille. »

Il éteignit sa cigarette, se leva et se dirigea vers l’entrée. Umberta le rattrapa tandis qu’il ouvrait la porte et se jeta à son cou.

« Ludo, t’es fâché ? Je voulais juste faire un peu l’idiot, te fâche pas, je t’en prie.

– Je ne suis pas fâché.

– Demain soir, tu m’emmènes au ciné ?

– D’accord. Qu’est-ce que tu veux voir ?

– On pourrait aller voir *Juste un baiser*, c’est à l’Universel et à l’Expo. Ou c’est toi qui choisis, mais jure-moi que t’es pas fâché. En ce moment, je suis très, très nerveuse, c’est un cauchemar d’habiter toute seule avec les parents. Je t’en prie, Ludo, excuse-moi.

– Je suis pas fâché, je te jure. »

Ils se dirent au revoir d’un double baiser sur les joues. Puis Ludovico lui tourna le dos et dévala les escaliers. Une fois dans la rue, il ralluma son portable. Marta n’avait pas appelé ni laissé de message. Il décida d’aller boire une bière au Corbusier, fort de l’espoir de croiser une quelconque connaissance.

Cette attente aussi fut déçue. Ludovico s’assit au comptoir, commanda une pression et fut obligé de repenser à Veronica. Du temps de leur idylle, Veronica était encore une jeune femme de vingt ans confortablement installée sur l’héritage des années d’insouciance passées auprès de camarades timides ou vigoureux, sportifs ou forts en thème. La rencontre avec Ludovico, arrogant et introverti, névrotiquement attiré par son état de parfaite santé physique, avait suscité en elle un élan de condescendance narcissique. La condescendance s’était bientôt muée en un semblant d’attachement, et Veronica avait rompu avec son fiancé de toujours pour se jeter dans la

plus inappropriée des relations. À quelques semaines d'extase naïve des sens avaient fait suite trois années de pur terrorisme amoureux. Jusqu'à ce que Ludovico, en séjour Erasmus à Paris où il préparait sa maîtrise, mette Veronica enceinte, suite à un rapport sexuel des plus incongrus, consommé à l'occasion d'un de ses retours à Gênes. Le retard s'était manifesté le jour même où Ludovico, de passage en Italie, avait décidé de la quitter. Veronica avait immédiatement simulé un puissant instinct maternel, afin de faire retomber sur lui l'entière responsabilité de l'avortement. C'était l'époque où le débat sur la loi 194 venait d'être rouvert par les déclarations nauséabondes de Giuliano Amato, homme de l'ombre de Bettino Craxi du temps où le Parti socialiste italien avait allègrement laissé exploser la dette publique. Amato était devenu pour Ludovico un motif d'obsession haineuse, le symbole intangible de tout ce qu'il fallait mépriser dans la vie. Comme si le climat politique ne suffisait pas à empoisonner davantage la perspective déjà amère de l'avortement, le nombre d'objecteurs de conscience parmi les gynécologues était si élevé qu'il fallait attendre plus d'un mois pour toute intervention. Pour éviter de déplaisantes confessions, Ludovico s'était refusé à faire appel aux relations de sa mère. Il avait donc fallu supporter des semaines de tension affreuse et hystérique. Quand enfin Veronica avait avorté, le jeune couple s'était défait dans une succession de disputes, tourments et déchirements. Il n'avait survécu que quelques mois à l'IVG. Depuis, plus de quatre ans avaient passé. Mais Veronica, avec une ponctualité implacable, refaisait irruption au moins une fois par saison dans la vie de Ludovico par des coups de fil anxigènes ou des visites impromptues. Elle avait plongé dans une dépression alterne, rythmée de psychothérapies sans succès, de brèves accalmies pharmacologiques et de nouvelles crises amoureuses. Cette ancienne

relation était devenue pour Ludovico un modèle du malheur, l'expérience au mètre de laquelle mesurer la distance le séparant du mal de vivre.

Il finit sa bière, alluma une cigarette et sortit se mêler à une foule de badauds. Il se traîna jusque chez lui sous le poids d'une fatigue titanesque, bien décidé à s'endormir du sommeil des justes.

L'une des régions les plus heureuses de l'autre monde est la province des Amoureux. À l'âge respectivement de treize et de seize ans, les filles et les garçons entrent en noviciat d'amour. Après douze mois d'apprentissage platonique et courtois, les novices sont tenus de s'accoupler à diverses reprises sous le regard attentif des membres de la faculté de médecine. Les adolescents ayant fait montre d'une vigueur sexuelle suffisante obtiendront le privilège d'épouser jusqu'à quarante donzelles, à condition que leur choix soit à chaque fois agréé par l'intéressée. Ils ne pourront cependant copuler avec plus de deux épouses en même temps et devront s'abstenir de les toucher pendant leur grossesse. Hommes impuissants et femmes stériles seront ravalés au rang d'esclaves. Au terme de ses aventures interplanétaires, Cyrano rencontre un couple d'Amoureux qui fait route vers la province des Philosophes pour y demander la résolution d'un conflit nuptial. Le mari, coupable d'une pollution nocturne, est accusé par sa femme d'avoir tué deux fois leur enfant : la première parce qu'il a fait en sorte qu'il ne soit pas ; la seconde parce que, contrairement aux assassins ordinaires, il a non seulement condamné la victime à ne pas être, mais encore à n'avoir jamais été. Lorsqu'il repensait avec aigreur à l'avortement de Veronica, Ludovico retirait du soulagement de l'absurdité comique du contentieux entre les Amoureux, éloge paradoxal du plus insensé des droits : le droit à la vie. Mais sa joie de fœticide convaincu était

parfois entachée d'un soupçon de culpabilité : héritage de ses années d'école chez les jésuites, chrysalide tenace de sa personnalité.

Le lendemain matin, Ludovico se leva à dix heures, ragaillardé par un sommeil sans cauchemars ni réveils. À onze heures et demie, il avait rendez-vous avec le professeur Bagnasco, son directeur de thèse. Le ciel était une diaphane bulle de sperme, près d'éclater. Ludovico se consacra machinalement aux préparatifs de la journée. À onze heures et quart il était prêt à sortir, l'esprit clair mais l'estomac déglingué par toutes les cigarettes fumées à jeun. Dès qu'il fut dans la rue, il en alluma une autre mais, percevant à la première bouffée l'écho lointain d'un haut-le-cœur, la jeta par terre, sous le regard admiratif d'un passant. Il reprit courage et se mit en chemin, interrogeant son image dans le reflet des vitrines. À mi-chemin il se mit à pleuvoir. Il s'abrita dans le premier bar où il mangea une part de *focaccia* et but un verre d'eau minérale ; avant de replonger dans l'air vaporeux du matin, cherchant refuge sous les corniches. Au début de la piazza della Nunziata, la pluie devint torrentielle ; Ludovico courut jusqu'à l'entrée de la faculté où il tomba nez à nez avec Marco Gabrielli, doctorant dans la même discipline que lui, infatigable bureaucrate. Ludovico ne l'aimait guère.

« Tiens donc, Ludovico... Tu es revenu depuis quand ? »

Orphelin de père avant sa naissance, fils unique d'une coiffeuse de banlieue, Marco utilisait systématiquement ses origines modestes comme arme de chantage contre les pontes du département, afin d'obtenir des primes au mérite et autres compléments à sa bourse de doctorat. Toujours le premier à l'ouverture de la bibliothèque et le dernier à en sortir à cause du temps passé à médire de ses

rivaux et challengers, Gabrielli s'apprêtait à brûler sans effort les étapes d'une carrière fracassante, à l'instar d'un individu auquel le liait par ailleurs une ressemblance physique déconcertante : Giulio Andreotti, jeune. Il connaissait sur le bout des doigts tous les classements aux concours nationaux dans les sciences humaines, mais était tout aussi infallible s'il s'agissait de réciter par cœur les sommaires de n'importe quelle revue littéraire parue ces dernières années. Au début de ses études universitaires, il avait été échaudé par ses rares contacts avec la soi-disant intelligentsia génoise, morne clique d'érudits dilettantes et bourgeois rencontrés à la librairie où il avait coutume de s'approvisionner avec la voracité d'un varan. C'est ainsi qu'il avait décidé de se transformer en un redoutable professionnel des lettres et que son désir anxieux de performance avait explosé en un cri de guerre ontologique. Au cours de lugubres week-ends, tandis que les gens de son âge passaient d'une fête à l'autre et d'une cuite à la suivante, son esprit solitaire avait contemplé Heidegger et Nietzsche dansant sur les ruines de l'Occident et il s'était complu dans ce vide professionnellement rentable. Quelques années plus tard, s'étant taillé sur mesure le rôle d'unique exégète local de *L'Écriture du désastre*, Gabrielli était devenu le principal inspirateur d'une forme de dérive irrationaliste du monde universitaire génois. La rencontre avec Ludovico, qu'il assimilait impulsivement aux responsables de ses premières blessures narcissiques, se déroula sous le signe complice d'une hostilité partagée.

« Salut, Marco, comment va ? Je suis rentré avant-hier, j'ai rendez-vous avec Bagnasco...

– Vas-y, mieux vaut que tu te dépêches. J'avais rendez-vous avec lui aussi et ça fait déjà un petit moment qu'on a fini, il doit être en train de t'attendre.

– Je fonce, salut.

– Salut. Ah, Ludo...

– Oui ?

– Jette un œil sur son nouveau look, tu me diras ce que tu en penses. On dirait qu’il a réchappé d’un incendie. »

Ludovico eut un rire intrigué et monta les escaliers quatre à quatre. Devant la porte, il essuya son front trempé de pluie et de sueur sur les manches de sa chemise. Il frappa et entendit un « Entrez ! » étouffé. Il entra.

« Bonjour, monsieur.

– Bonjour Roncalli, installez-vous. Comment s’est passé votre séjour à Paris ? »

Ludovico repensa à la phrase de Gabrielli et eut du mal à retenir un fou rire. Avec ses cheveux ébouriffés comme jamais et son bronzage cuisant et hors de saison – résultat probable d’une balade en bateau avec Galgani, le philologue sportif et hygiéniste du département –, Bagnasco avait pris l’apparence d’un habitant des réserves indiennes : apprêté et farouche, ridicule et contrit.

« Bien, merci. J’ai des choses à vous montrer. »

Le bureau était jonché de livres encore sous cellophane. Ludovico fit glisser son regard sur une chaise vide.

« *Je vous en prie.* »

Ludovico était obstinément rétif à cette manie qu’avait le professeur d’intercaler des expressions françaises dans son italien aux cadences résolument génoises. Il s’assit et sortit de sa sacoche un livre ancien – format in-12, relié en maroquin d’époque – et un tapuscrit.

« Je crois avoir découvert quelque chose d’intéressant.

– *Ab bon ?* Dites-moi, *je suis tout ouïe.*

– À Paris, chez un bouquiniste du Quartier latin, je suis tombé sur une édition originale des *Nouvelles Œuvres* de Cyrano, où a été publiée pour la première fois la seconde partie de *L’Autre monde*, quatre ans après la publication des *États et Empires de la Lune*. Elle ne coûtait que mille francs, alors je l’ai achetée.

– Que mille francs ? »

Ludovico maudit son incapacité à cacher l'aisance matérielle dont il jouissait sans mérite, principal obstacle, pensait-il, à ses ambitions universitaires.

« Que mille francs, façon de parler... Quoi qu'il en soit, en la feuilletant, je me suis aperçu d'une chose incroyable : elle diffère de celle de la Bibliothèque nationale, sur laquelle se fondent toutes les éditions modernes du roman. Il y a de petites variantes, rien de significatif, mais certains indices laissent supposer que dans d'autres exemplaires du roman la fin pourrait être différente. »

Surpris du ton de sa propre voix – d'une désinvolture quasiment mondaine –, Ludovico posa une feuille sur le bureau et ouvrit délicatement le livre.

« Je vous montre. Regardez ici : j'ai transcrit la page 471 des *États et Empires du Soleil* telle qu'elle se présente dans l'exemplaire de la BN. Elle compte dix-neuf lignes, le format standard de l'ouvrage. Dans mon exemplaire, il y en a dix-huit. Regardez le bas de la page : il y a une variante importante. Cyrano parle des principes de la science cartésienne : dans la première version, il les qualifie de "simples et naturels" ; dans la deuxième, la mienne, ces deux adjectifs disparaissent. J'ai constaté le même phénomène dans beaucoup d'autres cas : quand une page a une ligne de plus ou de moins par rapport au format standard, il y a toujours des variantes.

– Vous êtes sûr qu'il s'agit de la même édition ?

– Absolument. Même date, même lieu, la page de titre et le privilège sont identiques, dans les moindres détails. Les corrections ont été faites pendant l'impression de l'ouvrage, comme dans le cas du *Dom Juan* de Molière. Ça vous dérange si je fume ?

– Faites. »

Ludovico rapprocha le cendrier posé sur le bureau, alluma une cigarette et aspira une bouffée de vainqueur.

Puis il déplia quatre autres feuilles sous les yeux de Bagnasco.

« Je vous montre autre chose. Regardez : voici la transcription des quatre dernières pages de l'exemplaire de la BN, les pages 553 à 556. Là encore, il y a une ligne en moins. Même chose dans mon édition. »

Bagnasco chassa ses lunettes de presbytre et fixa les photocopies d'un regard incertain. L'absence d'intelligence brillait dans ses pupilles comme l'étincelle d'un chalumeau.

« Et donc ? »

– Chaque fois que dans un exemplaire une page compte une ligne de plus ou de moins, dans un autre exemplaire, on trouve des variantes. Dans les dernières pages de ces deux-ci, il y a une ligne en moins : il doit donc exister quelque part un exemplaire où la fin du roman est différente. On peut présumer qu'il existe deux groupes d'exemplaires identiques entre eux. Le mien semble identique à celui de la bibliothèque de l'Arsenal, que j'ai examiné un peu vite avant de quitter Paris, mais il diffère de celui de la BN, qui devrait à son tour être identique à d'autres exemplaires. Comme dans ces deux groupes les quatre dernières pages ont une ligne en moins, on peut supposer qu'il existe un autre groupe d'exemplaires où ces mêmes pages contiennent des variantes. Des exemplaires probablement réalisés au début ou à la fin du processus d'impression, avant ou après certaines hésitations de l'éditeur, et avec une fin différente. »

Ludovico scruta le front pelé de Bagnasco, cherchant à y saisir un signe quelconque de compréhension. Il fut surpris de sa pourtant prévisible réaction, dictée par le bon sens le plus élémentaire.

« D'accord Roncalli, mais des variantes concernant quatre pages, ça ne change pas grand-chose, vous ne trou-

vez pas ? Il doit s'agir de petites retouches, comme ce que vous m'avez montré. *Des brouilles...*

– Ce n'est pas dit. Il se pourrait qu'aux quatre pages que nous connaissons correspondent dans d'autres exemplaires quatre pages complètement différentes, avec une vraie conclusion. Je m'explique. Quand en 1654 Cyrano est sur le point de publier ses *Lettres*, il élimine de la plupart des copies déjà sous presse les pages les plus audacieuses, celles dont le contenu hétérodoxe est trop explicite, et il les remplace par des pages au contenu inoffensif, pour éviter des ennuis avec la censure : Mathilde Gouverneur en parle dans *Cyrano revu et ressuscité*. »

Comme chaque fois qu'il se trouvait pris en défaut par ses élèves, Bagnasco essaya d'interrompre son interlocuteur en disant « *Je sais bien, je sais bien* ». Ludovico sourit intérieurement et poursuivit comme si de rien n'était.

« Après la mort de Cyrano, son éditeur pourrait avoir fait la même chose avec *Les États et Empires du Soleil*. Après tout, l'impression du roman était un chantier ouvert, c'est évident. Il se pourrait que l'éditeur ait hésité entre une fin achevée – et peut-être scandaleuse – et une autre tronquée, censurée. Dans ce dernier cas, une fin sans doute apocryphe, celle que nous connaissons. »

Ludovico avait parlé sans reprendre son souffle, à voix haute, dans une précipitation inspirée. Bagnasco hésita un instant en quête d'objections, lui laissant la possibilité de reprendre.

« Et il y a une autre possibilité.

– *Laquelle ?* »

Ludovico rouvrit son exemplaire et posa l'index sur le coin supérieur d'une page.

« Regardez : aussitôt après la fin du *Soleil* commencent les autres *Nouvelles Œuvres* de Cyrano, et la numérotation des pages recommence à partir du début. Cela pourrait vouloir dire que dans certains exemplaires il existe un

épilogue beaucoup plus long. Pour éviter que cette différence entre ces exemplaires et tous les autres soit trop voyante, l'imprimeur pourrait avoir décidé d'adopter une nouvelle numérotation pour les pages des œuvres qui suivent le *Soleil*, afin que chaque copie s'achève sur le même numéro de page et que toutes soient identiques en apparence. »

Ludovico éteignit sa cigarette et fixa Bagnasco dans l'attente de son verdict. Accoutumé à la médiocrité susceptible de son supérieur, il baissa les yeux en signe d'humilité.

« *Bon...* Si ce que vous dites est vrai, il faudrait consulter le plus grand nombre de copies possibles.

– C'est ce que je pensais faire. Grâce au catalogue unifié des bibliothèques françaises j'ai déjà déniché d'autres copies dans les bibliothèques d'Amiens, Chantilly, Bordeaux et Rennes. Je voudrais repartir au plus tôt pour les consulter, peut-être dès le début de la semaine prochaine. Il faudrait voir aussi si on peut trouver quelque chose dans les catalogues des bibliothèques étrangères.

– Les bibliothèques américaines, probablement. C'est une mine d'or pour le XVII^e siècle français.

– C'est aussi ce que je me suis dit.

– Et il faudrait passer au peigne fin les catalogues *online* des librairies antiquaires. Puisque vous avez trouvé cet exemplaire, vous pourriez en trouver d'autres.

– Oui, j'y avais pensé.

– Bon, Roncalli, à vous de jouer. Mais attention, ne négligez pas votre thèse. D'ici la fin de l'été, je veux voir au moins la première moitié.

– Entendu, monsieur.

– Bien. Alors à demain, pour le séminaire. »

Ludovico hésita à bouger. Il avait la sensation d'être tombé dans un piège et il n'était pas sûr de devoir remuer la queue.

« Monsieur...

– Oui ?

– Je vous serais reconnaissant de n'en parler à personne, pour le moment.

– *Entendu.* »

Bagnasco se leva d'un bond martial et serra la main moite de son élève.

« *Au revoir !*

– À bientôt, monsieur. »

Ludovico sortit du bureau en claquant la porte par mégarde. Des étudiantes pouffèrent de rire dans le couloir du département.

Les heures suivantes passèrent à toute vitesse, entre un coup de fil pour rassurer Marta (« Je te jure que ça n'arrivera plus, c'est la dernière fois que cette tarée déboule chez moi ») et un échange équivoque de SMS avec Umberta (« On se fait *Juste un baiser* à 20 h 30 ? À l'Universel. » ; « OK. Juste un premier à 20 h 20 ? En particulier ? »). Puis Ludovico décida de vérifier la présence de *L'Autre monde* dans l'univers des librairies antiquaires. Il tapa « livres anciens » dans la rubrique recherche d'un portail français, pour prendre acte aussitôt de la puissance du mode de distribution du capitalisme avancé : des centaines de libraires se trouvaient réunis sous l'égide de deux associations seulement, l'ILAB et France Antiques, chacune dotée de son site Internet et d'un moteur de recherche unifié. Il tenta sa chance et fut récompensé : une autre librairie du Quartier latin, Le Feu Follet, avait en catalogue un exemplaire de l'édition originale des *Nouvelles Œuvres de Monsieur de Cyrano Bergerac, contenant l'Histoire comique des Estats & Empires du Soleil, plusieurs lettres, et autres pièces divertissantes*. Il alluma une cigarette pour sceller son succès, hésitant quant à la suite de sa journée : appeler Marta pour

l'embarquer dans une séance de sexe postméri dien, boire de l'alcool jusqu'à l'assoupissement ou sortir pour se perdre dans l'ennui de la promenade provinciale. Il finit par céder au charme de la deuxième option et alla prendre dans la cuisine la bouteille d'armagnac qu'il avait achetée à l'aéroport de Paris. Installé dans le salon, il en avala deux rasades féroces, obtenant sans retard les premiers symptômes du bien-être attendu : la dissolution chimique de l'espace-temps, l'embrasement incandescent de mémoires combustibles, la résurgence du néant.

Il s'éveilla les tempes pulsantes et l'esprit cotonneux. Il regarda l'heure sur son téléphone et constata qu'il était en retard à son rendez-vous avec Umberta. Il se lava les dents et se rinça le visage dans la salle de bains, puis sortit d'un pas vif.

Umberta l'attendait devant le cinéma, une cigarette allumée dans une main, son portable dans l'autre.

« Dépêchons, ça va commencer, j'allais t'appeler.

– Excuse-moi, je m'étais endormi. »

Ils se frottèrent mutuellement les joues.

« Ludo, tu pues déjà l'alcool.

– C'est voulu, j'avais peur que tu ne me reconnaises pas.

– Si tu continues à boire comme ça, tu risques vraiment de devenir méconnaissable, ton visage commence à en porter les marques, je parle sérieusement.

– OK, c'est bon, casse pas les couilles, allons-y. »

Ils renoncèrent sans regret à l'air libre, payèrent à moitié prix leur billet à la vieille caissière qui tentait ainsi, depuis vingt-quatre ans, de dédommager Ludovico du trauma qu'il avait subi lors d'une mémorable projection de *Bambi* – pleurs irréfrenables à l'assassinat de la mère, fuite soudaine hors de la salle obscure – et pénétrèrent dans les méandres conduisant à la salle n° 2 de l'Universel. Dès

qu'ils furent installés, Ludovico jeta un regard sur sa sœur assise à son côté et pensa au mythe platonicien de la caverne : les spectateurs enchaînés à leur siège depuis l'enfance, le projecteur éternellement allumé dans leur dos, mais les images sur l'écran comme de pures ombres, des fantômes du rien.

Lorsque les lumières se rallumèrent, le frère et la sœur échangèrent un regard impatient. Ils s'éloignèrent rapidement, heureux de reconquérir la rue. Après avoir allumé une cigarette, ils sacrifièrent à l'obligation fastidieuse de parler du film. Les tourments de ce couple de trentenaires étaient restés incompréhensibles à Ludovico, dont l'éthique en amour se limitait au principe de la dissimulation honnête (« Il a eu tort de se faire prendre, d'accord, mais tout ce bordel juste parce qu'il fricote avec une autre ? Heureusement qu'après il la baise au moins une fois... »). Aux yeux d'Umberta, à son habitude allergique à tout alibi générationnel, l'innocence perverse de la teenager était un expédient narratif facile (« Pour la reconquérir elle lui offre *Siddharta*, mais tu parles, même ta Martina... »), revers spéculaire de la sienne, de perversion : une perversion authentiquement innocente. Sans le savoir, ils passèrent cependant sous silence la vraie raison de leur déception : le film vidait de toute énergie la force des amours illicites. Exaspérés par au moins un lustre de proximité brûlante, ils détestaient tous deux, avec une violence militaire, les unions vouées à l'harmonie et à l'entente. À l'opposé des principes d'une saine évolution de l'espèce, ils s'attiraient non en dépit, mais en raison de leur homogénéité. Les arborescences de cette passion ne pouvaient qu'être frustrantes : Ludovico et Umberta ne rencontreraient jamais personne qui soit déjà en eux avant qu'ils le connaissent. La dimension aberrante du fantasme ne faisait pas partie de leur monde, et les amours

contre nature ne concerneraient jamais que les autres : les insignifiantes amours de ceux qui, par hasard, rencontrent la bonne personne au bon moment et au bon endroit. Leur consanguinité avait dégénéré pour devenir le négatif de toute relation réalisable : projection indéfinie d'accomplissement ; malheur certain et définitif.

Ils jetèrent leur cigarette par terre et décidèrent d'aller manger une pizza via San Donato. Ils croisèrent peu de gens en chemin ; Gênes était écrasée de chaleur. Ils prirent place à une table en plein air et, comme toujours, commandèrent la même chose : cette fois, une quatre saisons accompagnée d'une pression. À côté d'eux était assise une famille italienne typique : père grisonnant, mère en surpoids, enfants terriblement mal éduqués à la bonté (« Pietro ! Arrête de crier et fais goûter ta pizza à Cristina ! Allez, ne fais pas d'histoires... Voilà, c'est bien ! Cristina, sois gentille toi aussi, dis merci à ton frère »). Ludovico et Umberta allumèrent une autre cigarette et, se souvenant du massacre de leur enfance, gardèrent le silence plusieurs minutes. C'est avec soulagement qu'ils accueillirent les bières. Après la première gorgée, ils esquissèrent un sourire.

« Umba, pour une fois je voudrais essayer de te parler sérieusement. Je peux te dire un truc ?

– Vas-y, parle – la mousse de la bière dessinant une auréole autour de ses lèvres.

– J'ai vraiment l'impression que tu perds ton temps, ici, à Gênes. Pourquoi tu ne t'en vas pas ? Qu'est-ce que tu fous dans cette ville de merde ? Change de fac, va à Bologne, à Pavie, ou à l'étranger. Tiens, pourquoi tu n'irais pas à Paris ?

– Ludo, mais t'avais qu'à y aller toi-même à Bologne ou à Pavie. Et à Paris, pourquoi est-ce que tu n'y es pas resté ? T'étais sur place...

– Je n’y suis pas resté parce que je suis con, mais t’es pas obligée de suivre mes traces à chaque connerie que je fais, non ? Je me trompe ?

– Non, effectivement.

– Alors écoute-moi, va-t’en de cette ville de morts-vivants.

– Tu penses vraiment que je devrais m’en aller ?

– Oui, sans hésiter. »

Umberta se sentait sans cesse soumise au regard sentencieux de Ludovico, juge éternel de son existence, cerbère bienveillant et aucunement fiable. En son for intérieur elle était convaincue que pour devenir valables tous ses choix devaient recevoir le sceau fraternel ; et l’avenir s’étendait devant elle comme une lande désertique sous protectorat.

« Mais d’après toi je pourrais faire quoi à Paris ?

– Déjà, finir lettres. Ne me parle plus de changer de spécialité. Et puis, je sais pas... Tu voudrais écrire, non ?

– Oui.

– Tu pourrais faire cette école de cinéma, comment ça s’appelle... la FEMIS, c’est ça. Tu pourrais passer le concours d’entrée. Il y a une section pour les scénaristes, j’ai connu un type qui a fait ça, et à peine sorti de l’école il avait déjà plein de boulot.

– Mais d’après toi j’en serais capable ? Écrire en français ?

– Mais bien sûr, Umba, tu peux réussir tout ce que tu veux, si seulement tu te mets en tête de le faire sérieusement. Ici, à Gênes, tu te gangrènes, crois-moi. »

Flattée de cette preuve de confiance de son idole, Umberta demeura plongée dans un silence empli d’images, projetant des scénarios d’amour et de gloire sur la toile fragile de son ambition. Les pizzas arrivèrent. Ils mangèrent avec la placidité des herbivores, quasiment sans parler. Ils prirent un café et payèrent l’addition. Ludovico

accompagna Umberta jusqu'au début de la piazza de Ferrari. La nuit génoise ressemblait à un rêve sans personnages, net et désolé : le décor d'un tableau de De Chirico. Au moment de se quitter, ils s'étreignirent comme en quête d'une prise.

« Merci, Ludo. Sans toi je me sentirais complètement perdue. »

Ludovico évita de répondre et s'éloigna sans regarder en arrière, en caracolant. Juste avant de disparaître, il se retourna et vit le vide derrière lui.

Il passa la matinée du lendemain à préparer sa dernière apparition dans le séminaire où il intervenait, toutes les trois semaines, en alternance avec Bagnasco et Gabrielli. Il avait fait le choix hystérique d'aller fouiner du côté de la spécialité de ce dernier : la littérature arcadique. Et il avait défini son terrain d'enquête dans un raptus d'esprit potache : *Le Voile ensanglanté. Symbologies de la défloration dans le drame pastoral*. Un petit berger et une petite bergère, chastement amoureux, n'osent pas passer à l'acte. Une nuit, à l'occasion d'un de leurs rendez-vous clandestins, le berger ramasse dans un bois un voile de la bergère, taché de sang. Convaincu que son élue a été déchiquetée par un fauve, il décide de mettre fin à ses jours. En réalité, la bergère a réussi à échapper aux crocs féroces d'une meute de loups (dans l'*Aminta*) ou d'un lion (dans d'autres textes), crocs déjà maculés du sang d'une autre proie animale. Parfois, l'élan autodestructeur du jeune homme est couronné de succès et l'aimée, découvrant son cadavre, s'ôte elle aussi la vie sans hésiter. Dans d'autres cas, la tentative de suicide échoue, les deux amoureux se retrouvent, et la macabre aventure a le mérite inattendu de désinhiber leurs ardeurs.

Cela faisait des mois que Ludovico, à ses moments perdus (ceux que lui laissait sa relation avec Marta),

disséquait les sous-entendus érotico-sociologiques de la fable, suscitant la perplexité croissante de son auditoire. Il avait tour à tour tenté de l'interpréter comme une allégorie du déclin de l'aristocratie et comme le reflet de l'hostilité bourgeoise contre la civilisation paysanne, au croisement avec le crépuscule du *ius primae noctis*. Se sentant bientôt à court d'inspiration, il avait décidé, lors de son dernier séjour à Paris, de jouer la seule carte encore possible : le joker de la psychanalyse. Il s'était ainsi lancé dans un extravagant parallélisme entre la délicate trame bucolique et le rêve de *L'Homme aux loups* : six ou sept canidés sauvages assis sur les branches d'un arbre. Il avait relu l'essai de Freud et écrit quelques pages frénétiques où il proposait de lire *l'Aminta*, *Pyrame et Thisbé* et autres chefs-d'œuvre de la littérature des XVI^e et XVII^e siècles comme de pures objectivations symboliques de la scène primitive : le nouveau-né apercevant depuis son berceau un mâle menaçant qui prend sa mère par-derrière.

Sur le chemin de l'université, Ludovico, à juste titre inquiet, but deux demis dans un bar, histoire de calmer ses nerfs. En entrant dans la salle où avait lieu le séminaire, il retrouva les huit ou neuf étudiants de première et de deuxième année assis au fond : tous pareils, gris et mornes comme des habits abandonnés depuis plusieurs générations. Au premier rang, Bagnasco et Gabrielli : le père et le fils, semblables dans chaque geste et pose, détendus et malveillants. Et enfin, toutes seules au milieu, l'une à côté de l'autre, Marta et Umberta. Umberta était complètement transfigurée par rapport à la veille au soir : il émanait d'elle une humeur abominable, apocalyptique, comme un air de fin de l'Histoire et d'anéantissement du cosmos. Au début de l'année universitaire, Ludovico avait tenté par tous les moyens de la dissuader de participer à ce séminaire, mais aucun argument n'avait pu la convaincre. Il l'avait donc priée de nier tout lien de parenté avec lui, tout en sachant

que leur ressemblance était plus éloquente qu'un acte d'état civil : les lèvres charnues et le nez aquilin, d'ascendance maternelle ; le front bombé et les yeux à la coupe orientale, héritage paternel ; deux variantes de genre du même visage, mais celui de la sœur saupoudré d'une pincée de mélancoliques éphélides. Comme si sa seule présence ne suffisait pas à le mettre dans le plus grand embarras, Umberta était la seule parmi l'assistance étudiante à intervenir régulièrement. Elle s'était mise en tête de démontrer que les amours arcadiques étaient une représentation voilée de l'inceste fratricide, et elle avait décidé de consacrer son mémoire aux tragi-comédies bucoliques où deux jeunes gens, élevés comme frère et sœur, répriment l'expression de leur attirance réciproque jusqu'au jour où ils découvrent que, grâce à un providentiel échange de berceaux, nul lien de sang ne les sépare. C'était Umberta qui utilisait le verbe *séparer* au lieu du plus banal *unir*. L'inceste était devenu pour elle un sujet de conversation quotidien et un thème de dissertation érudite. Ludovico avait beau être conscient qu'il ne s'agissait pas d'un projet existentiel sérieux, son malaise demeurait.

Il parla trois quarts d'heure dans une atmosphère chargée de stupeur, essayant de montrer le lien entre scène primitive et traumatisme du dépucelage. Après quoi il écouta les sages objections de Bagnasco et de Gabrielli, s'efforçant d'y répondre de son mieux. Le supplice paraissait s'achever quand Umberta, suivant un canevas immuable, prit la parole pour tordre les conjectures de Ludovico dans le sens de ses sombres obsessions.

« Excuse-moi, mais il me semble que nous nous trouvons encore une fois en présence de la question de l'inceste fratricide. »

Ludovico ne supportait pas que, dans le contexte de l'université, sa sœur s'adresse à lui en le tutoyant, et il s'obstinait à la vouvoyer en retour.

« Encore une fois, je ne comprends pas ce qui justifierait, dans les textes, votre fixation sur l'inceste.

– Allons, il est clair que les fauves qui déchiquettent le voile renvoient symboliquement aux pulsions destructrices de l'amour incestueux entre frère et sœur.

– Aminta et Sylvia, Pyrame et Thisbé, *ne sont pas* frère et sœur, nous avons déjà eu d'autres occasions d'en parler...

– D'accord, mais dans ce cas le voile n'est pas un hymen, soyons cohérents. C'est toi qui nous as orientés vers une lecture symbolique. Je ne vois pas en quoi mon hypothèse de lecture serait moins pertinente que celle que tu proposes en t'appuyant sur *L'Homme aux loups*, où d'ailleurs, si j'ai bien compris, il est quand même question de troubles incestueux.

– Et en quoi votre lecture serait-elle plus pertinente ?

– Je ne dis pas ça, mais je ne vois vraiment pas pourquoi un thème aussi trivial que la virginité devrait mobiliser un tel appareil symbolique, c'est tout. Tu ne trouves pas ?

– Non, absolument pas, il me semble au contraire évident que la *mobilisation*, comme vous dites, d'un certain appareil symbolique sert à aborder le thème en question d'une manière plus expressive et, pour ainsi dire, matérielle.

– La matière... Typiquement le fruit d'un fantasme masculin sur la virginité. »

Léger comme un battement d'ailes de papillon, un rire voilé traversa la salle d'un bout à l'autre.

« Vous avez peut-être raison, mais je continue à ne pas voir comment le thème de l'inceste serait présent dans les textes dont j'ai parlé.

– Vous avez peut-être raison, mais dans une culture empreinte de néoplatonisme comme celle de la Renaissance, le seul amour véritable, et le seul qui ne puisse être admis d'aucune façon, c'est l'amour entre frère

et sœur. Vous pensez que c'est un hasard si Giovanni, le frère incestueux et homicide de *Domme qu'elle soit une putain*, est explicitement présenté comme un néoplatonicien ? Pour ma part, je pense que les tragi-comédies pastorales, d'une manière à peine cryptique, n'évoquent rien d'autre que la violence de l'inceste adelphique, le plus puissant des amours, et donc le plus destructeur, mais aussi le seul qui puisse vraiment donner corps au mythe platonicien de l'androgynie. »

Comme c'était prévisible, le passage sarcastique du *tu* au *vous* avait marqué le paroxysme de l'agression. Les mots d'Umberta jouirent d'une approbation inespérée. Les étudiants se transformèrent tout soudain en une chiourme de mutins. Même Bagnasco et Gabrielli tombèrent sous le charme de l'interprétation délirante d'Umberta. Quand le silence redescendit dans la salle, Ludovico se leva, prit congé sous d'improbables prétextes et se dirigea vers la sortie de l'université. Marta et Umberta le rejoignirent dans les escaliers, à quelques pas de la rue.

« Ludo, tu cours où, qu'est-ce qui te prend ?

– Umberta, casse pas les couilles. T'aurais jamais dû t'inscrire en lettres, et tu suis mon séminaire juste parce que t'es une détraquée, tu me fais pitié.

– Tu devrais me dire merci, si je n'étais pas intervenue, tes conneries sur *L'Homme aux loups* auraient fait date.

– Bon, je te remercie, maintenant laisse-moi tranquille. »

Ludovico se tourna vers Marta et lui donna un rapide baiser sur la joue.

« Je t'appelle plus tard, salut.

– OK, Ludo, à plus. »

De retour chez lui, il endormit son anxiété au moyen de trois gin-tonics de conception artisanale (deux tiers de gin, un tiers de Schweppes) et reprit les recherches qu'il

avait commencées la veille sur Internet. Il explora les catalogues des bibliothèques universitaires américaines et tomba sur d'autres exemplaires de l'édition originale du *Soleil* à Washington et à Los Angeles. Il tenta aussi sa chance dans les catalogues de nombreuses bibliothèques européennes, de la Suède à l'Espagne, de l'Autriche au Portugal, en passant par le Danemark, l'Angleterre et l'Allemagne : sans résultats. Ludovico ignorait si Cyrano avait eu le temps d'achever la seconde partie de *L'Autre monde*, mais il était certain que, si tel était le cas, ce serait l'épilogue définitif. La plupart des romans du XVII^e siècle naissaient et se développaient comme œuvres ouvertes. L'auteur publiait un texte dont la fin prévoyait la possibilité d'une suite, et ce jusqu'à épuisement de l'intérêt des lecteurs. Le monde clos qu'était l'Europe de ce temps-là incitait les écrivains à s'aventurer dans les failles de la plus ouverte des formes. Cyrano avait choisi de remplacer ce monde-ci par un univers infini. Son roman à lui devait donc tendre à l'achèvement. La Terre, la Lune et le Soleil traçaient le principe d'un système planétaire parmi un nombre illimité d'autres systèmes, mais leur union narrative dessinait une constellation de sens accomplie. Seule sa mort accidentelle dans la force de l'âge avait pu l'empêcher de mettre un terme à *L'Autre monde* ; la recherche de l'épilogue manquant était pour Ludovico une façon de recoudre la trame des œuvres et des jours.

Le ciel était déjà sombre et sa bouteille de gin déjà vide quand son portable sonna. Il répondit sans regarder qui appelait. La voix de Marta le prit par surprise.

« Ludo ?

– Salut, excuse-moi, je viens juste de finir d'écrire un paragraphe de ma thèse, j'allais t'appeler.

– Ça fait rien, t'inquiète. Je suis piazza delle Erbe, avec Cate. Ça te dit de nous rejoindre ?

- D'accord, je suis là dans cinq minutes.
- OK, on t'attend.
- À tout de suite. »

Avant de sortir, Ludovico passa selon son habitude par la salle de bains pour se rincer la bouche et le visage, dans le vain espoir d'éliminer les relents d'alcool qui s'exhalaient de ses entrailles à travers les pores de sa peau. Dans la rue, il alluma aussitôt une cigarette et marcha lentement vers la piazza delle Erbe, épice centre de la movida génoise, comme aimaient à le répéter sans ironie les chroniqueurs locaux. Les mains dans les poches et sa gauloise au bec, Ludovico se sentait de plus en plus proche d'une étrange caricature ligure du *maudit*. Marta, assise de profil à une table du Bar Berto, portait un adorable bandana. Elle papotait avec Caterina et sursauta quand Ludovico posa un baiser dans son cou.

« Ludo, t'es fou ! Tu m'as fait peur ! »

Ludovico posa un autre baiser, plus appuyé, sur sa nuque, se laissa tomber sur la seule chaise libre et salua négligemment Caterina, qui lui répondit avec une soumission juvénile et chaleureuse. Avant d'avoir le temps d'éteindre sa cigarette pour en allumer une autre, il entendit une voix prononcer faiblement son nom. Il se retourna et, à la table de derrière, entre deux marginaux dont le visage portait l'expression d'une vie précocement déchu, il reconnut les décombres d'une ancienne camarade de classe : Katia, une adolescente blonde, romantique et studieuse, fille d'un dirigeant local du vieux PCI, éternelle victime d'amours non partagées pour les rejetons de la bourgeoisie génoise, dont Ludovico, auquel elle avait fait une déclaration émouvante mais intempestive lors d'un voyage scolaire à Vienne, à la sortie d'une discothèque, juste avant qu'il ne vomisse sur ses chaussures les restes d'une indigestion de Cuba libre. Ludovico l'avait complètement perdue de vue après le bac. Depuis, le

visage lisse de Katia s'était transformé en une gigantesque mosaïque de cloques cicatrisées, et son corps gracile avait levé outre mesure, pour devenir une manière de protestation contre la finitude de l'espace. L'effet onirique de la vision était amplifié par la teinture rougeâtre de ses cheveux et par un survêtement Adidas élimé. Ludovico pensa sans joie à son propre front dégarni.

« Katia... comment tu vas ? »

– On fait aller. Et toi ?

– Bien. Je ne t'avais pas vue...

– Dis la vérité : tu ne m'avais pas reconnue.

– Mais non, je te jure. »

Katia le regarda de la ceinture à la racine des rares cheveux ornant encore son front, avec un sourire bienveillant, attendri.

« Tu sais, t'as changé toi aussi, qu'est-ce que tu crois ? Où sont passées tes jolies bouclettes ? »

Ludovico se força à retourner le sourire et commanda une bière à un serveur qui zigzaguait entre les tables. Après les inévitables présentations, Marta et Caterina se remirent à parler entre elles ; les deux amis de Katia firent de même, et la conversation entre les deux anciens camarades de lycée put poursuivre le fil des entreprises accomplies au cours des neuf dernières années.

Après le bac, ignorant les exhortations de son père, qui voyait en elle un futur magistrat de renom, Katia s'était inscrite en arts du spectacle à Bologne. La première année, elle avait été assidue en cours et avait réussi brillamment tous les examens. Au début de la deuxième, elle était tombée amoureuse d'un leader du mouvement étudiant, avait participé activement à l'occupation de l'université, devenant l'une des nombreuses vestales de l'extrême gauche bolonaise. Elle s'était détachée pour longtemps de sa famille, n'avait plus nourri que mépris pour la gloire universitaire, et avait pris sa revanche sur les humiliations

sociales qu'elle avait subies pendant son adolescence. La lycéenne bosseuse aux origines prolétaires s'était muée en muse des initiatives les plus audacieuses du mouvement, qu'accomplissaient le plus souvent des étudiants de douteuse extraction bourgeoise : exécution publique de l'effigie d'Umberto Eco, accusé d'avoir trahi la cause révolutionnaire ; création d'un séminaire autogéré sur « Résistance et terrorisme » ; collecte de fonds dans l'intention loufoque de financer le Hamas. Ce conflit de classes personnel avait débouché sur une irréversible catastrophe. Désormais inscrite en tant qu'auditrice libre, n'ayant pas passé la moitié des examens requis, exaspérée par la volte-face de nombreux camarades de militantisme, rappelés à l'ordre par leurs familles tolérantes mais conscientes de leur devoir, Katia avait accepté la proposition d'un partenaire de passage, fumeur de haschisch et marin à ses heures : emmener en balade à travers la Méditerranée un milliardaire lituanien sur un bateau de vingt-quatre mètres. Cet emploi avait duré un été, ponctué de sexe triste et de drogues naturelles, l'été 1998, en plein règne de L'Olivier. À l'automne, ils avaient jeté l'ancre à Marseille. Le fumeur de shit était rentré en Italie, tandis que Katia, après avoir entrevu le fond du gouffre, avait décidé de rester aussi longtemps que durerait l'argent gagné sur le bateau. Elle était entrée en contact avec des groupuscules de la ville qui l'avaient bien accueillie. Une fois l'argent épuisé, le courage de rentrer à Gênes en traîne-savate lui avait manqué. Elle s'était installée dans un squat du quartier de La Plaine et avait dégoté un boulot de serveuse dans un bar antillais ; elle s'était mise à la bouteille et avait cessé de soigner sa prédisposition à l'eczéma. Elle vivait maintenant en France depuis trois ans, tissant un complexe réseau d'échanges entre les marginaux de Gênes et de Marseille, organisant ici et là des occupations de bâtiments publics et privés.

Ludovico avait écouté le récit picaresque de Katia en l'entrelardant de bienveillantes questions et d'astucieuses remarques, soucieux de ne pas irriter la vulnérabilité de son ex-camarade de classe. Quand enfin on lui servit sa bière, Katia le pressa pour qu'il révèle lui aussi quelques éléments de sa vie posthume. Il se contenta d'une description ironique de son *cursus honorum*, en affichant son peu de considération pour lui-même et son indifférence souveraine devant l'avenir. Écrasée par son inexpérience, Marta finit par vouloir se mêler maladroitement à la conversation, posant des questions convenues sur le travail, les amis, les études. Son intervention provoqua le retrait immédiat de Katia.

« Bon, nous, on y va, salut, Ludo, ça m'a fait plaisir... »

– À moi aussi, Katia, vraiment. Pour le G8, j'imagine que tu restes à Gênes ?

– Bien sûr, il y aura des camarades venus de toute l'Europe, les plus coriaces, tu vas voir le bordel... J'en parlais justement l'autre jour avec Carlo, ton copain du collège, on s'est croisés à une assemblée de Socialisme et Ré-évolution.

– Ah, Carlo... Il y a un moment que je ne l'ai pas vu. Comment il va ?

– Je l'ai trouvé en forme. Toi, pour le G8, tu comptes faire quoi ? Tu restes ici ?

– Non, je ne crois pas.

– T'es toujours le même snobinard à la con. À propos, dis-moi, tu as des nouvelles de Rachele ?

– La dernière fois qu'on s'est parlé, c'était il y a un an, elle bossait à Milan comme chroniqueuse pour un journal télé sur une chaîne de Berlusconi, Studio Aperto, je crois.

– Quelle arriviste ! Elle a pas honte ?

– C'était son rêve de devenir journaliste, elle est censée faire quoi ? Chacun se débrouille comme il peut.

– Si tu le dis... Bon, allez, salut, Ludo. »

Ils échangèrent une bise rasante, évitant le contact entre lèvres et joues.

« T'es encore beau mec, mais accroche-toi bien aux cheveux qui te restent.

– Je ferai de mon mieux.

– À la prochaine, ciao. »

Ludovico aurait voulu lui répondre : « Toi aussi, tu es encore belle, Katia, malgré les blessures absurdes que tu t'es infligées, malgré la drogue, l'alcool, les dealers et révolutionnaires à deux balles que tu fréquentes. Malgré tout, tu es encore belle, Katia. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Mais il n'osa pas et se contenta d'un simple « Ciao ». La damoiselle sentimentale d'antan fit un geste hautain de salut aux deux petites bourgeoises assises avec Ludovico et suivit d'un pas viril sa paire de voyous. Caterina et Marta décidèrent de mettre un terme à la soirée. Tous trois s'éloignèrent en silence de la piazza delle Erbe. Au coin de la via Canneto il Lungo et de la salita Pollaiuoli, Ludovico et Marta prirent congé de Caterina pour se diriger vers le vico Valoria.

« La pauvre, elle m'a fait de la peine, ton amie.

– De la peine ? Pourquoi ça ?

– Elle m'a paru tellement paumée.

– Paumée ? Tu crois peut-être que tu ne le seras pas dans dix ans ?

– Je sais pas, pas autant que ça, j'espère. Ludo, c'est une punk à chien.

– Une punk à chien ? Mais qu'est-ce que tu racontes...

– Pourquoi tu te fâches ? Je n'ai rien dit contre elle, je dis juste qu'elle n'a pas l'air de quelqu'un d'heureux.

– Et tu crois que dans dix ans, quand tu seras mariée avec un crétin, tu seras heureuse ?

– Mais attends, pourquoi je devrais me marier avec un crétin ? Tu veux dire quoi ?

– Rien.

- Qu'est-ce que tu peux être con !
- Tu as raison, pardon. Allez, viens là. »

Ludovico la serra contre lui et lui imposa une réconciliation immédiate. Juste avant d'ouvrir la porte d'entrée, ils échangèrent le baiser de la paix.

Avec Marta, tout paraissait empreint de la plus grande simplicité. Les quatre ou cinq petits copains qu'elle avait eus avant de le connaître, anonymes éjaculateurs précoces ramassés au passage à des fins de rodage, n'étaient pas suffisants pour déchaîner en lui des tempêtes de jalousie rétroactive. Ludovico se sentait idolâtré et, de temps en temps, entre les draps souillés d'humeurs, il avançait d'ironiques propositions de mariage. Le seul obstacle à leurs excursions printanières, c'était la malveillance vigilante d'Umberta. Chaque fois que Ludovico caressait le trou du cul de Marta de ses doigts barbouillés de sécrétions – d'ordinaire pendant l'interrègne pulsionnel qui faisait suite au premier ou au second rapport –, la pensée de sa sœur ombrageuse l'empêchait de se risquer à la plus timide tentative de pénétration anale. Ce soir-là, quand Marta entra chez lui d'un pas que les quelques gouttes d'alcool qu'elle avait bues rendaient hésitant, il se dit que l'heure était venue de faire sortir le loup du bois. Il accomplit son devoir sur le canapé du salon, dans la demi-heure, après les préliminaires d'usage. Contrairement aux lieux communs que propage une certaine littérature féministe, tout se déroula sans difficulté ni traumatisme aucun, grâce au concours naturel de deux jets de salive. Ils conversèrent ensuite enlacés l'un à l'autre. Ils parlèrent longuement d'Umberta. Ludovico s'inquiétait des sautes d'humeur de sa sœur ; Marta le reconfortait en lui racontant ce qui, dans leur amitié, était le plus propre à le rassurer : les DVD qu'elles regardaient ensemble le soir, devant deux tisanes de tilleul pur ; les après-midi de